

JE PENSE, DONC JE SUIS

UNE FOULTITUDE D'ÊTRES HUMAINS SUR TERRE ET MOI ET MOI en paraphrasant Jacques Dutronc

Je pense, donc je suis. Formule archiconnue. Je me suis creusé le ciboulot pourtant, pour en retrouver l'auteur : Montaigne ? Pascal ? Non, c'est Descartes ! Honte à moi qui me vante un peu trop souvent d'être cartésienne. Un moment de honte étant vite passé, je reprends : je pense donc je suis. Mais qui ? Mais qui ?

La méchante fée Carabosse qui jette un sort et un paquet de méchancetés à qui la contredit. Parfois, sans doute ! Et avec quel visage encoléré, constate mon compagnon ! A faire peur. Style gorgone, harpie, cerbère. Heureusement, je ne me vois pas ! Mais je sais que mes yeux sombres sont redoutables quand je ne suis pas énamourée. C'est ce que me disait jadis un de mes galants...

N'empêche ! Il m'arrive de me rêver princesse charmante... Allons, allons, il n'y a pas de princesse charmante ! Seul le prince est charmant. La Belle au Bois Dormant et Blanche-Neige roupillent tant et plus dans leur cercueil de verre. Sans ronfler bien entendu, sans tousser, sans borborygmes d'aucune sorte. Elles ne vieillissent pas, sont toujours jeunes et belles, sans une ride, avec une carnation à ravir, propre à faire rougir de dépit toutes les méchantes reines de la terre.

Et un jour béni, le prince Charmant apparaît, sur son cheval blanc, aujourd’hui sur une trottinette électrique dernier modèle. Pour les réveiller d’un baiser. Et les rappeler à la vie.

Malheureusement, dans la foulée, il leur fait beaucoup d’enfants. Quel manque d’imagination ! Il ne les emmène pas découvrir Syracuse, s’enivrer de vin de palme, ou découvrir leurs frères humains. En somme il suit le schéma classique : soumettre la femme à l’homme pour qu’elle lui donne des enfants... Lui concocte de bons petits plats, lui procure chaque matin sous-vêtements propres et dentifrice, consente le soir à revêtir une tenue sexy... chaque fois qu’il en exprime le désir.

Comment les contes de fées, nés de l’imagination populaire, dépeignent-ils les femmes? Des ombres... Parfois aussi des malheureuses, victimes de la méchanceté et de la perversion. C'est la belle adolescente, contrainte de revêtir une peau d'âne pour échapper aux poursuites incestueuses de son géniteur. C'est Cendrillon, asservie aux diktats de sa marâtre et de ses affreuses filles, C'est Blanche-Neige, condamnée à mort par la méchante reine, outragée par le verdict du miroir magique « Vous êtes belle, mais Blanche-Neige est plus belle que vous ».

La misère est présente également dans les contes de fées. La bûcheronne fond en larmes. Elle vient de consentir à abandonner ses enfants dans la forêt. Hélas ! il n'y a plus de pain quotidien ni d'espoir de pain pour demain. La femme de l'ogre s'apitoie quand frappent à sa porte le Petit Poucet et ses frères. Pour son malheur elle a épousé un monstre ! Il ne lui demandera pas: qu'est-ce qu'on mange ce soir.

Il va rentrer bientôt, épuisé, fatigué d'avoir parcouru en vain la forêt, les narines palpitan tes à la recherche du parfum de chair fraîche des petits enfants. Odeur délicieuse qui le met en appétit, le fait saliver et claquer des mâchoires.

Mais à propos de baiser, de quel baiser s'agit-il? Un souffle presque immatériel? Ou un vrai premier baiser d'amour qui ne se fanera pas ? Et dont on se souviendra, comme Georges Brassens se souvenait de la première fille prise dans ses bras.

La drogue, les sextoys, et tout ce bataclan, et l'obligation de se masturber parce que ça fait du bien, impensable pour la dinde que j'étais ma jeunesse. De mon temps, comme disent les ancêtres, cette pratique était honteuse. Elle rendait sourd, et il convenait de lier les mains des malheureux qui s'y risquaient.

Idem pour la drogue. Nous sommes restés, mon compagnon et moi, à la souâlerie modeste. A la bouteille de piquette qu'on s'offrait, quand on avait quelques sous. Le reste du temps, on améliorait l'eau du robinet avec les sels lithinés en sachets que mon beau-père achetait pour nous à la pharmacie de Jeumont. Il nous les offrait, ainsi qu'un maroilles et un plein de panier de légumes tout frais cueillis de son jardin.

Lui, et sa femme qu'il appelait respectueusement grand-mère, nous rendaient visite de temps à autre. Ils prenaient le train à Erquelinnes et débarquaient à la gare du Midi, via Charleroi, munis de leurs coupons gratuits (troisième classe), car Arnould était cheminot.

Et j'en suis encore, pauvre conne, à idéaliser les relations sexuelles ! Alors que, bien sûr, la pornographie, c'est l'érotisme des autres. Cette jolie formule n'est pas de moi, mais je l'emprunte parce qu'elle me semble évidente. La vie passant, je me suis fait une règle de ne pas juger la sexualité des autres, si tout se passe entre adultes consentants.

Evolution remarquable, étant donné le caractère tabou de la sexualité dans ma jeunesse. Il fallait bien - en ces temps révolus - préserver les filles des grossesses non désirées. Et du remède du suicide suscité par le désespoir, pour éviter l'opprobre général. Triste choix : se pendre, se noyer dans le puits, dans un cours d'eau, petit ou grand, dans la baignoire. S'empoisonner aux barbituriques ou « faire la vie ».

Encore fallait-il, en choisissant cette voie, se débarrasser du fœtus, avec le secours d'une faiseuse d'anges ou celui des aiguilles à tricoter, des plantes abortives, injections savonneuses et autres solutions dangereuses et atroces.

La contraception n'existant pas, les mères avaient à cœur de protéger leurs filles de tous ces maux. Les garçons, il fallait les regarder de loin, car ils avaient entre les jambes une machine infernale, faisant « crac, boum, hue », chantait Jacques Dutronc.

Sauf si, munis d'intentions honorables, ces fauteurs de troubles, se risquaient à demander la main de leur dulcinée au paternel de celle-ci. S'ils gagnaient leur vie, ils avaient toutes les chances d'être agréés. Dans la classe ouvrière, l'homme qui avait déjà son pain

cuit : facteur, gendarme, douanier, militaire de carrière ou cheminot, était accepté avec joie.

Coup d'œil sur le gynécée que nous formions mes cinq sœurs et moi ! Si bien que ma naissance avait fait rêver mon grand-père paternel. Il espérait que sa belle-fille préférée lui ferait enfin cadeau d'un garçon ! Il attendait le verdict dans la cuisine de mes parents, déjà muni d'une bouteille de champagne.

Faute de pouvoir faire sauter le bouchon, il rengaina en bougonnant la bouteille au plus profond d'une de ses multiples poches. Un petit ventre fendu de plus, au lieu d'un pénis, quelle déception ! S'il aurait su, il n'aurait pas venu ! Erreur ! On n'est pas dans La guerre des boutons ! Bon Papa respectait la langue française, sa grammaire, sa syntaxe et la concordance des temps.

Comme il respectait la religion catholique, le curé de la paroisse, avec lequel il jouait aux cartes. Comme il respectait la SNCB qui le fit successivement chef de gare, ensuite concessionnaire du buffet de la gare d'Erquelinnes. C'est grâce aussi aux travaux de comptabilité auxquels il s'attelait pour sa Providence aux multiples rails qu'il put nourrir sa famille nombreuse: deux filles, une à chaque bout de la lignée et cinq garçons, dont trois étaient bourgeois et gourmés, convenables en somme. Mais il fallait compter sur le couple infernal des deux jumeaux : Paul - mon papa - et l'oncle Robert - bouffeurs de curés, toujours indignés, - comme moi - démocrates, en casquette et pull reprisé. Paul, boulanger-pâtissier à Erquelinnes, Robert, fermier à Sivry, vendant son beurre au marché de Beaumont.

Je n'en veux pas à mon grand-père paternel. Après cette foucade, ,il se montra charmant avec moi. En plus, ce qui ne gâte rien, il avait une très bonne cave. Il s'y connaissait en vin. Science dont Papa avait hérité.

Mais nous, les filles d'à Paul, les filles Dumont, « des fouteuses d'gins», disaient les gens de notre patelin. C'est vrai ! Nous avions bien besoin de notre ironie, pour nous rassurer et nous servir de paratonnerre.

Dans notre gynécée, les filles ne chômaient pas. Elles ne se gavaient pas des pâtisseries paternelles, ni des bonbons Lutti que Maman choisissait sur échantillons, car elle avait un faible pour le représentant de ces friandises. Jeune, beau garçon et tellement poli.

Et même Papa recommandait à Yvonne de siffler en dénoyautant les cerises fraîches dont Albert, le pâtissier, attendait l'offrande pour garnir la belle pâte brisée, dorée à l'œuf, des tartes de la belle saison.

Marguerite, Odette et Yvonne ont aidé les parents, comme des garçons, servant au magasin, conduisant la camionnette pour livrer le pain à domicile. Mais en jeunes filles bien stylées, elles faisaient aussi la vitrine, le ménage et vidaient les pots de chambre le matin, avant de retaper les lits. Et ce jusqu'à leur mariage.

Seule Louise avait un statut spécial : elle était institutrice ! Lison et moi, les gamines, nous avions droit à plus d'indulgence de la part de Maman, parce que nous sommes nées à l'âge où elle aurait pu être grand-mère. Et si nous avons aussi fréquenté le pensionnat des

religieuses françaises, comme nos grandes sœurs, c'était en qualité d'externes. Ce qui changeait tout.

Heureusement, pour nous distraire, il y avait les danses pseudo-érotiques de ma sœur Yvonne, quand elle essuyait la vaisselle, debout dans la cuisine devant la table en zinc... Elle se faisait un soutien-gorge en bols à soupe. Et puis, tout à coup, elle les écartaient, comme par distraction, du tablier à carreaux. sous lequel vivaient ses vrais seins.

Cela et sa mimique, faussement effarouchée, nous faisaient tordre de rire, ma sœur Lison, dix ans, et moi, huit ans.

La même Yvonne, ayant deviné à quinze ans - on n'était pas précoces dans la famille - qu'il devait y avoir de ces sales manières, chères à nos confesseurs, entre nos parents, en fut tellement épouvantée qu'elle s'écria en son for intérieur :

Mon Dieu, mon Dieu, faites que ce ne soit pas vrai !

Ce qui ne l'empêcherait pas, quelques années plus tard, de raconter des blagues salaces, en digne wallonne, toujours la gaudriole à l'esprit. Blagues qui auraient fait rougir un corps de garde.

Papa, quant à lui, versait dans le tuyau de l'oreille de Maman ses propres calembredaines. L'épouse ne bronchait pas. Elle se souvenait alors de son ascendance mi-flamande. Elle restait sur son quant à soi et souriait avec indulgence.

Lison était fort intriguée par ces messes basses parentales. Et un jour elle déclara : plus tard, quand je serai au ciel, je saurai bien ce que tu racontais à Maman.

Je fus aussi l'adolescente, plus tard l'adulte, aujourd'hui la vieille dame, obsédée par la recherche de l'équité. Ce qui, à quinze ans, quand j'ai fréquenté le lycée de Charleroi, me valut l'amitié inconditionnelle d'une de mes compagnes de classe. Elle n'en revenait pas de côtoyer une telle pétroleuse. Une de mes professeures s'inquiétait souvent de mes moues réprobatoires. Elle m'avait dotée d'un sens inné de la justice dont elle faisait grand cas.

J'ai gardé longtemps la figure d'ange que j'affiche sur la photo de ma communion solennelle. Mais quel brasier sous ce front lisse ! Cette communion devait m'apporter de grandes joies mystiques... Et je n'ai rien ressenti du tout ! Je retiens surtout de cette journée mémorable la joie de revêtir le lendemain la robe de soie bleu marine, à l'empiècement bordé de menus rubans multicolores et le manteau peau de pêche, que je tins à faire admirer à tout le village. Ces beaux atours, je dois l'avouer, ne rencontrèrent qu'indifférence.

Et, comme j'en suis aux détails triviaux, ma petite taille me procura aussi l'angoisse d'être la première de la queue et de tracter dans mon sillage une enfilade de fillettes en robe et voile blancs, toutes porteuses d'un cierge, parfois plus grand qu'elles.

Il fallait arpenter l'église, sans dévier de l'itinéraire prescrit, rabâché cent fois par le curé. Ce n'était pas un chemin de croix, mais cela avait engendré en moi une sorte de terreur sacrée. Et si je tombais...

et si le laissais choir mon cierge, et si mes souliers vernis s'emberlificotaient dans ma robe... Cette saynète se déroula sans encombre. Peut-être que le Saint-Esprit veillait sur moi ! Ce fut un parcours sans faute. Et personne ne prit la poudre d'escampette, pour rejoindre plus vite le festin familial.

Bien entendu les garçons et nous les filles respections l'interdiction d'échanger des regards. De leur côté, les gamins, sanglés dans un costume strict, étaient soumis au même cérémonial et suivaient docilement leur grand berger, orné parfois d'un soupçon de moustache, de points noirs et d'un rien d'acné.

De cet évènement je tirai la conviction, que c'était beaucoup de tralalas pour pas grand-chose. De déduction en déduction, j'en arrivai au sentiment que la religion qu'on m'avait inculquée, à la petite cuiller, depuis ma tendre enfance, ne valait pas tripette.

Je me pris à snober le Père éternel, omnipotent au milieu des cieux. Il tombait de haut le vieux raseur ! Dans sa chute il emportait tous les voiles bleus . Et moi aussi je tombais de haut. J'en vins à persécuter mon confesseur. Ce n'est plus moi qui fuyais devant lui dans les couloirs. Mais lui devant moi ! J'obtins bientôt la permission de brosser la grand-messe du dimanche. Avec Papa pour soutien dans cette lutte pacifique avec Maman.

Je ne suis pas « politiquement correcte ». Rien à faire ! C'est plus fort moi. Je suis pour les gilets jaunes, et contre les cognes. Il ne suffit pas d'être casqué, botté, protégé par un bouclier, et de porter des armes

de guerre pour représenter le bon droit. Même si le pouvoir en place vous qualifie de forces de l'Ordre.

De la même façon que j'avais dépouillé le Père éternel de son prestige et de son faste, je suis devenue féministe. Je ne crois plus du tout que le monde ne tournerait pas rond si les femmes étaient traitées en égales de l'homme. Elles ont autant de bon sens, de volonté, de sens pratique et d'organisation que n'importe lequel des hommes, censés les guider : professeur, père, frère, mari ou amant.

En réalité ces protecteurs gardent pour eux les meilleurs morceaux. En leur interdisant l'accès à certains métiers, et en les écartant de la vie publique. En raison, disent-ils, de leur débilité mentale, de leur présumée faiblesse physique, de leur devoir sacré qui est de porter et d'élever les enfants.

Elles n'ont pas aujourd'hui encore dans tous les pays européens un salaire égal pour un travail égal. Le droit de vote a été acquis par les Françaises en 1944 ; les femmes belges durent attendre les élections législatives de 1948 pour bénéficier enfin de ce droit.

Il traîne dans la langue française des expressions qui me font bondir. Exemple : Honorer son épouse, quelle dérision ! Ils ont donc un zizi en or, les mâles ? Et faut-il se mettre au garde-à-vous lorsqu'il nous « honorent » ?

Je respecte beaucoup Victor Hugo, non parce qu'il aurait, lors de leur nuit de noces, honoré six fois Adèle, son épouse. Mais pour ses textes

incendiaires sur le vécu des pauvres de son époque, dans Choses vues ou dans Les misérables.

Pour ses idées républicaines, pour son combat contre Napoléon III, pour ses exils et pour le souvenir souriant qu'il gardait de son séjour à Bruxelles, lors d'un de ses bannissements. Pour l'estime qu'il portait à ses éditeurs belges.

Voilà un écrivain majuscule qui n'a pas retenu de la Belgique uniquement l'abus du savon noir et le soin mis par les ménagères à nettoyer leur trottoir à grandes eaux. Alors qu'elles auraient pu se nettoyer elles-mêmes avec un soin égal chaque jour. Faut-il rappeler qu'à cette époque disposer d'une salle de bains était un luxe inouï ?

Pour certains, pour certaines aussi, je suis une anormale. Je n'ai pas souhaité, comme toutes les femmes, dixit la vox populi, pouponner, avoir des enfants et faire d'eux tout l'horizon de ma vie. Peu de mes congénères osent avouer qu'elles auraient préféré ne pas avoir d'enfant du tout, ou à la rigueur un ou deux, quand les circonstances le permettaient.

Doit-on se reproduire à tout prix, comme la Bible le prescrit ? Et, hélas, bien d'autres doctrines. Croître, se multiplier et soumettre la terre ? Elle s'est bien vengée la terre depuis le temps que l'humanité la salope ! Pour le fric, pour de nouveaux territoires, pour le pétrole et le gaz, y compris le gaz de schiste. On sera bientôt dans un désert ou submergé par les océans.

Faire des enfants, pour les voir mourir de faim ou de maladie, avant d'avoir le temps de les voir grandir. Est-ce bien raisonnable, est-ce un comportement humain ? Pas à mes yeux.

Je me révolte en constatant que notre société machiste considère la femme avant tout comme une reproductrice. Fatalement morte en couches il y a encore quelques siècles. Il suffisait à l'homme de s'en choisir une autre et le petit jeu pouvait se poursuivre.

Dans un milieu nanti, les mères étaient déchargées de la tâche d'allaiter les petits, de les laver, de les soigner. Leur épuisement physique n'était pas pris en compte pour autant. J'en veux à mort à tous les confits en piété, qui remplissent leur devoir conjugal avec componction, sans penser un quart de seconde à s'enquérir si cela fait plaisir à leur compagne d'être ensemencée encore et encore, j'allais dire à tour de bras.

Honte à Jean-Sébastien Bach, et à ses fugues très chrétiennes. Ce mot de fugue m'aurait donné l'idée de fuir par la fenêtre. Honte surtout à lui d'avoir fait dix-huit enfants à son épouse. Honte à tous ces procréateurs enragés, encensés et bénis par le pape Jean Vingt-Trois et autres rigolos de la même eau !

i

Et pourquoi tant de femmes, générations après générations, ont-elles assumé sans mot dire ce sort ingrat ? Et pour les plus pauvres, tout en travaillant comme des bêtes de somme.

Je fus romanesque. Je suis terre-à-terre. Fini de nager dans le bleu et de m'abreuver de soleil. Je peine dans un monde désespéré. Pourquoi

dédaigner la politique ? Comme si c'était aussi indécent que de montrer son derrière ! Si, si, la politique intéresse les femmes ! Tous les jours la politique les couillonne, en profitant de leur passivité.

Ce que j'ai perdu en exaltation, je l'ai gagné en bon sens. Oui, je sais, le bon sens, c'est la médiocrité. Ce n'est pas ce que dit Horace. Il chante l'aurea mediocritas. Il l'estime précieuse cette médiocrité. L'art, en somme, de se contenter de peu de biens matériels et de jouir de la vie, de ses amitiés, de ses amours, des plaisirs intellectuels qui vous attachent à l'existence.

Je suis révoltée quand j'entends les gens traiter de hobby la passion de tous les créateurs désargentés. Tu ne vends pas tes tableaux ? Alors pourquoi tu continues ? Combien de dollars gagnes-tu par mois ? Nada ! Alors tu ne vaux rien. Artiste ? Baraqui plutôt. Tu finiras dans une roulotte, comme les gitans d'autrefois.

Je suis une autodidacte acharnée, une affamée de culture. J'essaie toujours de comprendre, d'aller au fond des choses. Je suis une droguée de la littérature. Je suis Emma Bovary, je suis Flaubert, je suis Guy de Maupassant, je suis Simenon, je suis Verlaine, je suis aussi la comtesse de Noailles et Lucienne Desnoues. Je fus amoureuse du fantôme de Tchekhov, de son regard de myope, de son lorgnon, de la sensualité que je lui prêtai...

Et ce n'est parce que je ne suis plus journaliste que je vais renoncer à ma raison de vivre : écrire, écrire encore ...

Le soir, je ne parviens pas à crier à mon cerveau : Silence là-dedans. J'ai le bic , le bout de papier qui me démangent. Plein de sujets qui me trottent en tête, mêlés à un salmigondis de bouts de poèmes et de chansons.

Quand écrire tout ça ? Memento mori, ma fille ! Vanité des vanités, tout est vanité et poursuite de vent. Il y a un temps pour rire. Et un temps pour se souvenir d'avoir ri. Celui qui augmente sa science, augmente sa douleur.

Mais tant que je suis toujours vivante, il me reste la faculté de m'indigner cent fois par jour. Parce que les passants crachent par terre et préfèrent abandonner sur place leurs papiers gras, leurs canettes, les langes souillés des mouflets, leurs mégots, et même parfois un préservatif usagé. En dédaignant les poubelles qui jalonnent la rue.

Je m'indigne aussi quand passent ces tristes femmes voilées de noir, de marron ou de vert olive. Qui pullulent dans mon quartier. Il ne leur manquent que la clochette dont on munissait jadis les lépreux. C'est leur choix, nous dit-on.

Pas à moi ce mensonge pieux ! C'est leurs mecs qui les y contraignent. Alors qu'eux, tout jeunes, tout mignons, très beaux parfois, se baladent en jeans et blouson, les cheveux au vent ou coiffés à la dernière mode. Ils ne craignent donc pas de susciter le désir des femmes et de certains autres hommes ? Comme si le désir était leur seul apanage. Sont-ils si faibles que la vue d'une femme les mette en ébullition ? Malheureusement, il y a des femmes de leur

culture qui soutiennent cette aberration où on les enferme ! Les plus âgées surtout, habituées dès leur enfance à être niées, brimées, détruites, végétant à l'ombre de leurs frères.

Heureusement, en plus de la lecture et de l'écriture, je me console à grandes lampées d'humour noir ! Plus il est noir, plus il fait mouche et me réconforte! Merci, Guy Bedos, merci Fernand Reynaud, Jean Yanne, Pierre Desproges, Claire Bretécher, Coluche. Merci, Reiser. Merci, capitaine Haddock, merci Tryphon Tournesol, merci Hergé, merci Raymond Devos. Et merci aux géniaux amuseurs belges du défunt jeu des dictionnaires et de la semaine infernale, Entre autres Marc Moulin, Juan d'Oultremont ; Pierre Kroll, Janin et Libersky, Johan De Moor et Jean-Luc Fonck ...

MARCELLE DUMONT